

I. UNE VIE LITTÉRAIRE

Ce chapitre consacré, comme le veut la tradition, à « la vie et l'œuvre » de Borges sera scindé en deux mouvements bien distincts.

Le premier présentera, en respectant la chronologie, quelques éléments biographiques. Leur somme n'a pas ici vocation à l'exhaustivité, car on comprendra vite, à la lecture du reste de cette étude, que nous nous appuyerons avant tout sur les *textes* de Borges, et ne référerons que très exceptionnellement à la vie de ce dernier. L'auteur semble suggérer lui-même cette circonspection à son endroit, en ne cessant d'affirmer qu'il ne s'est rien passé dans son existence qui soit digne d'intérêt. Il tient à nous faire comprendre que sa vraie vie a été sa vie littéraire. Reste que certains événements ayant marqué son existence, ne serait-ce que parce qu'ils sont énoncés de façon récurrente dans l'œuvre, ont vocation à fonctionner comme des mythes fondateurs. Il faut donc d'autant moins les négliger que leur « officialité » laisse soupçonner, sinon une fictionnalisation de sa propre vie par l'auteur – qui a jugé utile d'écrire son autobiographie¹ –, du moins une mise en exergue de certains épisodes qu'il entend rendre significatifs en les mettant en résonance avec son œuvre.

Le second mouvement de ce chapitre livrera, à la lumière de ces moments biographiques rendus mythiques, un repérage des premières constantes dans la façon de procéder de Borges vis-à-vis de sa propre œuvre.

1. Jorge Luis Borges, *Autobiografía 1899-1970*, Buenos Aires, El Ateneo, 1999 (désormais *Autobiografía 1899-1970*).

A. La vie de l'auteur

Jorge Luis Borges est né le 24 août 1899 à Buenos Aires, en Argentine. Son père, Jorge Guillermo Borges, était avocat et professeur de psychologie, et sa mère Leonor Acevedo Suarez exerçait occasionnellement l'activité de traductrice. Des deux côtés, on avait lutté pour l'indépendance de l'Argentine et pris part aux guerres civiles postérieures. Borges, qui a une sœur, Norah, de deux ans sa cadette, doit son bilinguisme (il aurait su lire en anglais avant d'apprendre à le faire en espagnol) à la famille de son père, et plus particulièrement à sa grand-mère paternelle Fanny Haslam Arnet, née en Angleterre dans le Northumberland.

Dans la mythologie familiale que décline l'auteur dans ses œuvres, il est de coutume de dissocier plus nettement la lignée paternelle de la lignée maternelle. Cette dernière est présentée comme étant liée aux Armes, à la carrière militaire et à la guerre. En bref, à l'action. À l'inverse, la distinction anglaise de la famille du père en conditionne peut-être la caractérisation dans le sens des Lettres et de ce qui relève du savoir et de l'intellect. Quand, en 1905, il déclare à son père vouloir devenir écrivain, ce dernier est tout sauf étranger à cette vocation. Les « hommes d'action » censés peupler la famille Acevedo, celle de la mère donc, incarneront ainsi une altérité assez radicale pour Borges qui sera toujours enclin par la suite à transformer le monde de la guerre et du courage « en objet de añoranza¹ ». L'année d'après, le jeune « Georgie » (c'est ainsi qu'il est surnommé chez lui) est supposé être l'auteur d'un résumé en anglais de la mythologie grecque. À huit ans, il écrit un conte intitulé *La visera fatal*, inspiré d'un chapitre du *Quichotte*, et un an plus tard, il traduit *Le Prince heureux* d'Oscar Wilde. Le texte est

1. Alan Pauls, *El factor Borges*, op. cit., p. 31.

publié dans un journal à l'initiative d'un parent (l'écrivain Alvaro Melián Lafinur), et, sur la foi du premier prénom et du nom de famille, on l'attribue au père. La précocité littéraire de Borges a bien entendu des répercussions néfastes sur la fréquentation des enfants de son âge dont il est, également à cause de la façon dont il est vêtu, la risée et le souffredouleur à l'école. Autant de déterminations qui, ajoutées à sa myopie, rendent inéluctable son destin d'homme de lettres qui ne s'appropriera le monde du corps et de l'action que par sa transmutation littéraire.

À cette époque, la famille a pour habitude de se rendre en villégiature près de Buenos Aires, à Adrogué, toponyme récurrent dans l'œuvre.

En 1914, la cécité à présent totale du père entraîne sa cessation d'activité professionnelle : toute la famille, notamment donc pour des raisons médicales, décide d'aller en Europe et choisit comme point de chute, pour échapper à la Première Guerre mondiale, la Suisse, et plus particulièrement Genève. C'est là que Borges apprendra d'abord le français, au lycée, puis l'allemand, en autodidacte, armé d'un dictionnaire et des poèmes de Heine. Si le français lui permet de rencontrer les grands noms de notre littérature comme Hugo ou Flaubert, ce sont en revanche des philosophes, au premier rang desquels Arthur Schopenhauer, que lui permet d'aborder l'allemand. Le séjour genevois se prolonge durant cinq années, puisque ce n'est qu'en 1919, à la mort de la grand-mère maternelle qui avait elle aussi fait le voyage, que la famille élit domicile à Lugano (toujours en Suisse), puis, l'année d'après, se rend en Espagne. Durant cette période, Borges écrit deux ouvrages qui ne seront jamais publiés, *Los ritmos rojos* (des poèmes exaltant la révolution bolchevique) et *Los naipes del tahúr*. À Séville, où les Borges séjourneront quelque temps, Jorge Luis goûte pour la première fois à l'effervescence de la

vie littéraire. Il rejoint en effet un mouvement d'avant-garde composé de poètes qui se sont baptisés « ultraïstes ». La tête de proue de ce mouvement, qui sera également le premier maître à penser de Borges, se nomme Rafael Cansinos Asséns, poète et traducteur plus âgé d'une quinzaine d'années, et lui-même quelque peu dans l'ombre d'une des grandes figures de l'époque, le Madrilène Ramón Gómez de la Serna. Borges, fort de sa culture littéraire déjà grande et notamment de la connaissance des expressionnistes allemands témoignée dès *Los ritmos rojos*, collabore alors à plusieurs revues littéraires en prise avec le mouvement. C'est à cette époque qu'il fera la connaissance de Guillermo de Torre, ultraïste lui aussi, et futur mari de sa sœur.

En 1921, la famille revient s'installer à Buenos Aires, et c'est le moment où Borges observe dans les quartiers sud le monde des « compadritos » (« petits caïds » ou « petites frappes ») dont on se doute qu'il est pour lui d'un exotisme total : il fournira la matière des écrits à venir. C'est également l'époque où le jeune homme rencontre son second maître à penser qui est le premier par ordre d'importance : Macedonio Fernández, de 25 ans son aîné. À l'origine ami du père, Fernández pourrait être présenté comme un philosophe socratique dans sa défiance vis-à-vis de la chose écrite. Son enseignement, exclusivement oral donc, va durablement marquer le jeune Borges par son rapport à l'idéalisme philosophique. Après avoir expliqué à son fils lorsqu'il était encore enfant les paradoxes de Zénon à l'aide de « un tablero de ajedrez¹ », le père de Borges lui a certes enseigné les rudiments de l'idéalisme, mais c'est Macédonio Fernández qui l'y sensibilise définitivement. Et on pourrait dire la même chose à propos de la philosophie de Schopenhauer abordée

1. *Autobiografía 1899-1970*, p. 20.

lors de l'étape genevoise. Selon le critique uruguayen Emir Rodríguez Monegal, Fernández exercera ainsi une influence déterminante sur l'orientation littéraire définitive de Borges, particulièrement réceptif à « la ironía tan criolla del maestro¹ ».

Toujours en 1921, Borges fonde plusieurs revues et collabore à d'autres parutions déjà établies comme *Nosotros* qui publiera son « Manifiesto ultraísta ».

En 1923 est publié le recueil de poèmes *Fervor de Buenos Aires*, premier ouvrage officiel non renié par l'auteur, et qui figurera à ce titre dans l'édition des œuvres complètes qu'il supervisera. Ramón Gómez de la Serna en rédigera l'année suivante une critique élogieuse dans la revue tout récemment fondée par le philosophe espagnol José Ortega y Gasset, *La Revista de Occidente*. 1924 est également l'année où Borges fonde en collaboration avec Ricardo Güiraldes, deux ans avant que celui-ci ne publie le roman l'ayant rendu célèbre, *Don Segundo Sombra*, la seconde mouture de la revue *Proa*. En 1925, Borges publie deux nouveaux ouvrages, *Luna de enfrente*, un recueil de poèmes dans la veine du précédent, et l'essai *Inquisiciones* qu'il reniera en l'excluant de ses œuvres complètes. Cette année-là, il rencontre, grâce à Güiraldes, Victoria Ocampo : il entretiendra avec cette dernière ainsi qu'avec sa jeune sœur Silvina une amitié débouchant sur de nombreuses collaborations littéraires. Les essais *El tamaño de mi esperanza*, et *El idioma de los argentinos*, respectivement publiés en 1926 et 1928 connaîtront la même répudiation par leur auteur que *Inquisiciones*.

1. Emir Rodríguez Monegal *Borges, una biografía literaria*, Tierra Firme, México, 1987, p. 449.

En 1929 paraît *Evaristo Carriego*, supposé être une biographie mais dont le statut est pour le moins hybride, à mi-chemin entre l'essai et la re-création de la vie de ce poète peu connu qui fréquentait son père lorsque Borges était enfant. Il reste associé à l'évocation du quartier de Buenos Aires où résidait alors la famille, Palermo.

En 1931, Victoria Ocampo fonde la revue *Sur*, à laquelle collaborera intensivement Borges et qui deviendra une des plus importantes du continent.

C'est en 1932 qu'est publié *Discusión*, un recueil d'essais d'une importance capitale pour qui veut comprendre l'œuvre borgésienne : la plupart de ses thèmes de prédilection y sont traités, du gnosticisme aux paradoxes de Zénon. L'auteur y livre les éléments les plus importants de sa *poétique* notamment dans l'essai « El arte narrativo y la magia ». C'est également l'année où Borges rencontre son plus notoire collaborateur, Adolfo Bioy Casares, de quinze ans son cadet. Une importante œuvre à quatre mains naîtra de cette belle amitié, notamment dans le domaine du roman policier où les deux compères, parfois sous des noms d'emprunts, se livrent à de très réjouissantes parodies. Dès l'année suivante, Borges commence à publier dans le supplément hebdomadaire du quotidien *Crítica* des critiques et des traductions d'ouvrages, et surtout des récits d'inspiration biographique constituant ses premières tentatives en matière de narration brève.

La légende veut qu'au cours d'un voyage réalisé en 1934 dans le nord de l'Uruguay, Borges ait été témoin dans une « pulpería » (sorte d'épicerie) d'un assassinat qui devait nourrir toute la mythologie de ses récits de *gauchos*. On peut en retrouver quelques traces dans *Historia universal de la infamia*, paru en 1935 et qui inclut des récits fictifs pour la plupart préalablement publiés dans la revue *Crítica*. Borges aime présenter l'un d'entre eux, « Hombre de la esquina rosada »,

rédigé dès 1933, comme sa première réussite en la matière après des années de tentatives infructueuses, dont la première, en 1927, est le récit bref « Hombres pelearon », inclus l'année suivante dans le répudié *El idioma de los argentinos*.

L'ouvrage *Historia de la eternidad*, publié en 1936, se situe davantage dans la veine de *Discusión*. Il se compose en effet en quasi-totalité d'essais, pour la plupart consacrés au *temps*, et plus particulièrement au temps circulaire. La différence avec *Discusión* est qu'à la fin de *Historia de la eternidad*, dans l'appendice incluant également l'essai « El arte de injuriar », on peut trouver un texte en réalité fictionnel intitulé « El acercamiento a Almotásim » préfigurant le type de *nouvelles* qui rendront célèbre Borges.

Après ces années très actives du point de vue éditorial, la période 1937-1939 marque un tournant dans la vie de l'auteur. Ce n'est pas tant le fait qu'il obtienne en 1937 un poste à la Bibliothèque municipale Miguel Cané qui va retenir ici notre attention. C'est bien plutôt, en 1938, tout d'abord le décès du père des suites d'une hémiplegie en février, puis, en décembre, la grave septicémie dont va être victime Borges et qui va presque lui coûter la vie. Il est d'usage de faire coïncider avec cet événement (qui inspirera d'ailleurs la nouvelle de *Ficciones* « El sur ») la naissance du « grand Borges », celui qui marquera la littérature mondiale. Angoissé par l'éventualité d'avoir perdu ses facultés intellectuelles, l'auteur se plaît à raconter qu'il a voulu, en se remettant de cet accident, ne pas prendre le risque d'écrire quelque chose dont il était coutumier, afin d'atténuer la déception s'il ne s'en avérait plus capable. C'est la raison pour laquelle il décide, au début de 1939 (alors que l'hérédité de sa cécité commence à se manifester), de se lancer dans l'écriture de quelque chose de radicalement nouveau pour lui. Il en ressortira ce qui demeure à ce jour l'une de ses plus célèbres

nouvelles, « Pierre Menard, autor del Quijote », publiée dans *Sur* la même année, 1939, où Borges semble donc trouver sa forme littéraire de prédilection.

C'est ainsi en 1941 que paraît *El jardín de senderos que se bifurcan*, auquel nous accorderons ici plus d'importance qu'à l'anthologie de poésie argentine publiée, tout comme la *Antología de literatura fantástica*, elle aussi en collaboration, un an auparavant, avec Bioy Casares et Silvina Ocampo, désormais mari et femme. Le recueil *El jardín de senderos que se bifurcan*, qui outre « Pierre Menard, autor del Quijote », contient également « Tlön, Uqbar, Orbis Tertius » et « La biblioteca de Babel », est assurément le sommet de la production borgésienne, ou tout au moins ce que sa postérité littéraire a privilégié. On mentionnera rapidement la parution en 1942 de *Seis problemas para don Isidro Parodi*, nouvelles policières écrites sous le pseudonyme de H. Bustos Domecq en collaboration avec Bioy Casares, pour mieux insister sur la publication en 1944 de son œuvre la plus connue, *Ficciones*, qui adjoint aux sept nouvelles de *El jardín de senderos que se bifurcan*, neuf *cuentos* supplémentaires, regroupés sous le titre *Artificios*.

Du point de vue de la vie politique du pays, signalons qu'en 1946, le populiste Juan Domingo Perón, déjà impliqué dans le coup d'État militaire de 1943 en Argentine, accède démocratiquement à la Présidence de la République. Borges, qui avait plusieurs fois pris position contre lui, devient une des cibles du régime qui le destitue de son poste à la Bibliothèque municipale Miguel Cané pour le nommer, non sans humour, Inspecteur des volailles et des lapins du marché public de la rue Cordoba, poste que Borges refuse bien entendu. Pour gagner sa vie, il se met alors à donner des cours et prononcer des conférences sur la littérature, d'abord à Buenos Aires puis